

POCHES

ANTHOLOGIE
LE GOÛT DE L'ÉTÉ Textes
choisis et présentés par
Jacques Barozzi. Mercure
de France «Le Petit
Mercure», 110 pp., 8 €.



«Les étés des écrivains sont souvent les plus chauds et, partant, les plus beaux ! Des étés de canicules, annonceurs de bouleversements dont les protagonistes garderont indélébilement la trace.»

LIVRES

Inventaire vintage

Une enquête nostalgique des années 80 par Olivier Bonnard

Par VIRGINIE BLOCH-LAINÉ

Luka, la chanson de Suzanne Vega, Docteur Maboul, *L'Aziza*, Groquik sur les boîtes de Nesquik... Si vous êtes né en 1972 ou 1973, il est inutile de vous les présenter. Mettons la barre plus haut avec Michel Barouille et Lionel Leroy : ils ne vous disent rien. Michel Barouille interprétait la générique de *Judo Boy* et Lionel Leroy celui d'*Ulysse 31*. Thomas, le héros incécis et mollassin de *Collector*, connaît ces deux noms. Les loisirs et les douceurs d'une jeunesse vécue en Ile-de-France entre la fin des années 70 et celle des années 80 n'ont aucun secret pour lui. A 40 ans, en 2007, il les a encore dans la peau. C'est le problème de Thomas, ce qui l'empêche d'être attentif à Pénélope, sa compagne infirmière qui décide de se faire la malle. Agrippé aux jupons des années 80, Thomas est surtout obsédé par les jouets de son passé. Il appartient à la catégorie des *toyhunters*. Le roman du quadragénaire Olivier Bonnard collecte les marqueurs d'une enfance française de même que Thomas collectionne les *Goldorak*. En les achetant, il vide l'épargne de son couple réservée à un projet immobilier. «*Ecoute, Tom. C'est très simple. C'est moi ou Goldorak*», annonce Pénélope. Ce sera *Goldorak*.

Collector est un tableau d'une génération Mitterrand sans la présence directe de Mitterrand ni de la politique en général. Thomas évoque «*les badges en forme de main levée en signe de solidarité avec nos frères de couleur*», et son comportement montre quelles habitudes imprègnent un homme qui vécut, enfant, la victoire de mai 1981. Il a pris le pli, si bien que lorsqu'il rencontre Hélène, quinquagénaire chic, il tique. Il remarque qu'elle est «*de droite*», sûrement la première femme de droite avec laquelle il fait l'amour.

Journaliste (pigiste), Thomas une fois célibataire s'active et se lance dans une enquête invraisemblable sur les traces d'un robot ArkAngel. Il en possède deux et s'il en trouve un troisième, Thomas sera transporté dans sa jeunesse. Hélène l'accompagne dans cette recherche. Détectrice privée sûre d'elle-même, elle a hérité d'une fortune. A eux Venise et ses palaces, ils joignent l'utile à l'agréable avec les sous d'Hélène. Peu importe le rocambolesque de l'histoire, c'est la nostalgie du temps révolu et la simplicité avec laquelle Olivier Bonnard l'exprime que nous remarquons. La tendresse du film de Noémie Lvovsky *Camille redouble* flotte sur *Collector* quand Thomas retrouve sa mère en 1985. Elle flâne, elle fouille les bacs d'un magasin de disques, il l'observe : «*Il ne m'a jamais traversé l'esprit qu'elle pût avoir une vie en dehors de nous, sa précieuse famille.*»

Collector est une fantaisie mélancolique. L'année 2007 en France, ce présent de Thomas qui fut aussi le nôtre, ne lui donne ni l'optimisme ni l'énergie qu'il avait autrefois. Au contraire, dans de telles circonstances, confrontée à un réel de cette trempe, médiocre, une «*enfance chérie*» et anéantie se transforme en une fabrique de tristesse fidèle, qui ne s'en va jamais voir ailleurs si nous y sommes. ▶

OLIVIER BONNARD
COLLECTOR Actes Sud, 320 pp., 21,80 €.

Le désert aux basques

Bernardo Axtaga peuple le Nevada de ses souvenirs

Par PHILIPPE LANÇON

Le pays lointain est un terrain où fleurissent les souvenirs et l'imaginaire du pays natal. Non parce qu'il est un terrain vierge, mais justement parce qu'il ne l'est pas : les histoires qu'on a vécues ou qu'on imagine se déposent sur le monde qu'on découvre jour après jour, histoire après histoire, comme des caméléons adaptant leurs couleurs à celles d'un nouvel environnement. En août 2007, l'écrivain basque espagnol Bernardo Axtaga s'installe pour quelques mois avec sa famille à Reno, dans le Nevada, où il est invité par une université. Sept ans plus tard, il publie en Espagne ce livre aujourd'hui traduit, *Séjour au Nevada*. Première phrase : «*Le silence règne toujours à Reno, même le jour.*» Dans le silence surgissent des choses vues, des scènes, des livres, des films, des chansons, des rencontres, des histoires d'enfance dont l'assemblage va composer le livre. Les récits sont précis, leur nature est flottante : ce sont des souvenirs du narrateur ou de l'auteur, des histoires inventées ou réelles, on ne sait pas forcément ; on suit le courant.

Le résultat n'est ni un journal, ni une chronique, ni un roman, ni un recueil de nouvelles, ni un récit de voyage, ni une correspondance, mais un peu tout à la fois, autrement dit un geste de la conscience poétique. On assiste, au passage, à une visite locale d'un jeune candidat à la présidence, Barack Obama, et d'une future candidate à la présidence, Hillary Clinton. Le premier, le 14 octobre 2007, explique au Grand Sierra Resort comment une voix peut changer un village, un village une vallée, une vallée un comté, un comté un Etat, un Etat la Nation et la Nation, le monde. Il est lyrique et convaincant. Ceux qui l'écoutent semblent heureux. La femme de l'écrivain dit : «*Seul un candidat des Etats-Unis peut affirmer une telle chose sans tomber dans l'exagération.*»

Le 18 janvier suivant, au même endroit, la seconde demande combien de personnes connaissent des gens qui ne bénéficient pas de la Sécurité sociale. Des centaines de bras se lèvent, une femme prise de nausée s'évanouit. On a donné une bouteille d'eau à Hillary. Elle demande à ce qu'on la donne à la femme, puis elle dit : «*Il m'est arrivé la même chose dans un musée de Florence alors que je contemplais le David de Michel-Ange.*» Remarque de l'écrivain : «*Le commentaire, référence à l'Europe et à une œuvre classique, tombait pile. Il ne pouvait en être autrement.*»

Des deux candidats en lice, Barack Obama était l'option romantique, elle, la classique, ou, si l'on veut, la prérromantique, à la manière de Michel-Ange.» Celui qui écrit vient d'un monde où le franquisme a régné, d'un village basque où les orages d'été remplacent les tornades, où le fantastique côtoie la brutalité.

Dans le Nevada, il y a d'abord le désert – cette dimension géographique du silence. Une phrase de l'écrivain mexicain Daniel Sada, mort entre le séjour d'Axtaga et la publication de son livre, résume ce cadre :

«*Tout paysage, comparé au désert, ressemble à un décor.*» Ce qui n'est pas un décor, c'est la réalité : ce qu'on voit, sent, rêve. Le narrateur observe les scènes et écoute les histoires du Nevada comme l'enfant qu'il fut observait les scènes et écoutait les histoires de son village. C'est pourquoi tout fonctionne d'un monde à l'autre par associations d'images et de réminiscences, sans jamais

tourner au symbole : on est dans le mouvement de la vie même. Axtaga conte, associe et abandonne ses histoires dans le désert pour éviter de les transformer en décor. La dynamique des associations est elle aussi désertique : les histoires apparaissent et disparaissent, tout au long du livre, «*comme les colonnes de poussière*». Un jour, l'écrivain roule le long des ranchs. Il voit quatre serpents morts : «*Je me suis demandé si les aigles mangeaient des serpents morts depuis un certain temps, et, dans mon esprit, s'est formé un nouveau tourbillon, le souvenir d'une scène vécue avec mon père qui devait dater d'une quarantaine d'années.*» Il lui avait montré, au pays Basque, les traces des griffes d'un aigle sur un serpent. Le serpent voit l'aigle de loin, qui lui foud dessus, l'attrape, s'élève, le lâche, le serpent s'étouffe et l'aigle le reprend une seconde fois, mort, pour l'emporter vers son nid : «*Pour telle ou telle raison, l'aigle ne l'a pas attrapé une seconde fois.*»

Plus loin, il voit des chevaux. Ils lui rappellent une scène des *Misfits*, le film de John Huston avec Marilyn Monroe qui se déroule dans le Nevada. Les chevaux sauvages, est-il

«**Si la vie était comme la littérature et si les faits pouvaient être manipulés, si nous pouvions monter un décor dans le désert, ce texte dirait maintenant que le fils d'Iruain, mon père, était mort en paix.**»



PAUL VEYNE
ET DANS
L'ÉTERNITÉ
JE NE
M'ENNUIERAI
PAS
Le Livre
de poche,
284 pp., 7,10 €.



«Je n'ai pas participé à ce mouvement ni n'ai été soixante-huitard, étant quadragénaire. En revanche, j'ai éprouvé de la sympathie pour cette agitation amusante, utopique et pacifique (elle n'a fait, dans toute la France, aucun mort à déplorer) : je la supposais grosse d'un avenir souhaitable, je ne savais trop lequel, et les étudiants ne le savaient pas plus que moi.»

JEAN BOBET
LOUISON BOBET.
UNE
VÉLOBIOGRAPHIE
La Table Ronde
«La Petite
Vermillon»,
176 pp., 7,10 €.



«Plus tard, le jeune Louison aurait eu le droit d'éprouver quelque répulsion pour le vélo. Car s'il en possédait un, c'était pour livrer le pain à la clientèle plus ou moins éloignée. Croyez que les tournées dans la campagne n'avaient rien d'une partie de rigolade. Trimbaler quarante kilos de pain sur une dizaine de kilomètres constituait un exercice quotidien auquel Louison (comme ma sœur, comme moi plus tard) se consacrait dès l'âge de dix ans.»

Daniel Sada résume ainsi
le cadre du roman d'Atxaga :
«*Tout paysage, comparé au
désert, ressemble à un décor.*»

PHOTO THORSTEN MARQUARDT
PLAIN PICTURE



dit dans le film, servent de nourriture pour les chiens. Le narrateur se souvient alors d'un cheval mort électrocuté au pays Basque. Son père, propriétaire de la petite centrale électrique, est accusé par le propriétaire, ancien franquiste comme le juge. Il s'attend à être condamné. Mais, étrangement, le juge lui demande de donner 1000 pesetas et dit : «*Ainsi on aura la paix.*» Pourquoi cette clémence ? «*Si la vie était comme la littérature et si les faits pouvaient être manipulés, si nous pouvions monter un décor dans le désert, ce texte dirait maintenant que le fils d'Iruain, mon père, était mort en paix, réconcilié avec le grand-père après avoir pris connaissance des raisons du juge ou du moins avec une meilleure opinion de lui. Mais ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées. La réponse est arrivée plus tard, beaucoup plus tard, au début de l'été 2007.*» Juste avant le séjour au Nevada. Entre-temps, le père était mort. L'écrivain, comme le lecteur, est un survivant. Il est question de bien d'autres souvenirs et d'événements : d'un tueur qui circule et inquiète la famille du narrateur ; des lacs de sel ; d'un violeur en série sévissant autour du campus dont on ne parle que dans le journal local, mais que les universitaires ne lisent pas ; d'une conférence de presse que donna ici le champion boxeur poids lourd Paulino Uzcudun, qui avait un sourire d'orang-outang et qu'on surnommait «*le bûcheron basque*» ; des *Elucubrations* d'Antoine et de country music ; de l'écrivain basque américain Robert Laxalt et de sa famille ; du véhicule le plus rapide du monde, le Sonic Arrow, et de la disparition dans une avionnette de son propriétaire, le milliardaire Steve Fossett. Cette dernière histoire, découverte bien des années plus tôt dans le *Reader's Digest*, offre au narrateur, tandis qu'il part voir dans le désert le prototype exposé, une nouvelle vision : sa mère lisant dans cette revue, un jour d'été, au village, une formidable nouvelle de Somerset Maugham – «*Monsieur Je-sais-tout*». Avec son talent de conteur, Atxaga résume bien la nouvelle, si bien qu'il la déforme : l'imagination de la mémoire est au cœur du livre, non ses procédures de vérification. ◆

BERNARDO ATXAGA
SÉJOUR AU NEVADA Traduit de l'espagnol
par André Gabastou. Christian Bourgois,
470 pp., 20 €.

Les dernières heures de Monsieur Mendelssohn

Une histoire de la violence en cinq nouvelles de Colum McCann

Par **NATALIE LEVISALLES**

Le recueil de nouvelles que Colum McCann vient de publier nous parle d'un monde qui, de New York à Dublin, en passant par l'Amérique du Sud, la Russie et l'Afghanistan, est traversé par une violence d'autant plus brutale qu'elle semble ne pas avoir de sens. *Treize façons de voir* s'interroge sur la mort absurde d'un vieux monsieur très digne. Mendelssohn est veuf, juif, il a été procureur et a siégé à la cour suprême de New York. Il commence à perdre la mémoire, son corps le trahit de partout mais, pour le reste, il a à peu près sa tête, il aime lire le *New York Times*, déjeuner au restaurant en buvant du cabernet et consulter son BlackBerry, comme tout le monde. Il est né en Lettonie mais l'a quittée enfant, au début de la guerre. Avant d'arriver aux États-Unis, il a vécu en Irlande. «*Il adorait Dublin. Ce furent les deux étés les plus heureux de sa vie. Il bondissait dans les rues pavées, rentrait au crépuscule se réchauffer devant le feu... Il avait même essayé de prendre l'accent dublinois.*» Il a une fille, Katya, qui, dans sa jeunesse, a été une très pénible «*marxiste de l'Upper East Side*», elle vit maintenant en Israël. Il a aussi un fils, Elliot, un beauf cynique qui aime beaucoup trop l'argent. «*Mon Dieu, mais qu'ai-je fait de travers ? L'ai-je négligé, lui ai-je gâché son enfance ? Ne lui ai-je pas lu les bons livres ?*»

«**Sh'khol**». Dans ce livre, il y a aussi un écrivain qui essaie d'écrire un texte sur une femme soldat en Afghanistan, un jeune junkie dublinois qui donne un coup de couteau à un jeune Roumain, pour rien, une misère contre une autre. Dans «*Sh'khol*», le personnage central est une traductrice de l'hébreu en anglais. Il y a un certain nombre de langues, dont l'anglais et le français, où «*sh'khol*» est difficile à traduire. Cela signifie «*en deuil de son enfant*». Dans «*Traité*», une religieuse de 60 ans tombe sur l'homme qui l'a torturée et violée pendant des mois. C'était il y a presque quarante ans, en Amérique du Sud. Aujourd'hui, devant les médias du monde entier, il se présente comme un artisan de la paix, un défenseur des ex-

plétés. A-t-il pu changer ? «*Beverly a toute conscience de ce qu'il est devenu.*» *Treize façons...* est un livre perturbant, sa tonalité est bien plus sombre que celle des romans et nouvelles que McCann écrit depuis vingt ans. Pour en comprendre la raison, peut-être faut-il aller jusqu'à la dernière page. Après la dernière nouvelle, il y a une très brève «*note de l'auteur*». Colum McCann explique que son manuscrit était bien avancé quand il a été agressé à New Haven le 27 juin 2014. Certains textes du livre ont été écrits avant et d'autres après. «*Il me semble parfois que nous écrivons notre vie à l'avance. [...] Ces récits ont leur propre voix, mais si leur provenance vous intéresse, veuillez visiter mon site web.*»

Attaquer. Sur ce site, on trouve deux textes : une (plus longue) «*note de l'auteur*» et une «*déclaration d'impact de la victime*». L'écrivain rappelle comment, après avoir tenté d'aider une femme frappée par un homme, il a, à son tour, été cogné, au point de perdre connaissance. Hospitalisé, il a passé une bonne partie de l'été à voir des médecins à cause de problèmes physiques dus à cette agression. Sur l'agresseur, il dit : «*Il a attaqué sa femme dans la rue. Peu après, il m'a attaqué. Et maintenant, il essaie d'attaquer le système judiciaire, avançant qu'il ne devrait pas être puni parce qu'il est, dit-il, un primo-délinquant.*» Et plus loin : «*En termes de condamnation, j'aimerais recommander que ce soit quelque chose qui tende vers un bien moral identifiable, qu'on lui fasse accomplir des travaux d'intérêt public dans un refuge ou un service d'urgences de nuit, et qu'il verse de l'argent à une association qui lutte pour faire connaître les violences contre les femmes. Et surtout, je voudrais qu'il sache que, s'il choisit de récidiver, je passerai à la vitesse supérieure pour l'en empêcher, parce que lui et les gens de son acabit ne devraient pas être autorisés à nous cogner et nous mettre K.-O. pour nous faire taire.*» ◆

COLUM McCANN
TREIZE FAÇONS DE VOIR Traduit
de l'anglais par Jean-Luc Piningre,
Belfond, 308 pp., 20,50 €.